

Allocution de Monsieur Jean PERROT

Monsieur le Représentant de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture,

Monsieur le Secrétaire Général du Conseil International pour la Philosophie et les Sciences humaines de l'UNESCO,

Monsieur le Conseiller représentant le Ministère de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie,

Mesdames et Messieurs les Délégués des Académies et Conseils des Sciences,

Chers Collègues,

Mesdames, Messieurs,

Au moment d'ouvrir le XVIe Congrès International des Linguistes, je voudrais d'abord dire, au nom de la Société de Linguistique, qui a assumé la responsabilité de l'inviter à Paris, mais aussi au nom de tous les linguistes qui se sont associés à elle pour l'organiser, la satisfaction que nous éprouvons tous à mettre Paris et la France au service de la grande cause à laquelle, depuis bientôt soixante-dix ans, se consacre le Comité International Permanent des Linguistes, créé sur une initiative commune d'Antoine Meillet et de Mgr Schrijnen lors du premier Congrès des Linguistes.

C'était à La Haye, en 1928. Vingt ans plus tard, au lendemain de la seconde guerre mondiale, Paris accueillait le VIe Congrès, présidé par Joseph Vendryes et dont le secrétaire général était Michel Lejeune. Michel Lejeune, membre de la Société de Linguistique depuis 1927, serait parmi nous aujourd'hui si d'impérieuses raisons de santé ne le tenaient à l'écart. Je crois pouvoir me faire l'interprète du sentiment général en lui adressant un message de respectueuse amitié et je pense que l'estime unanime dont jouit le grand savant qu'il est mérite que nous lui rendions hommage en le déclarant président d'honneur de ce congrès. Le Bureau du Congrès propose de rendre le même hommage à notre doyen, Jean Fourquet, qui est membre de la Société de Linguistique depuis 1923, que nous avons la chance d'accueillir aujourd'hui et qui adressera quelques mots au Congrès.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis le premier Congrès de Paris, et c'est à Paris que les linguistes se retrouvent pour y tenir le XVIe et dernier Congrès du XXe siècle. Le Congrès de 1948 était celui d'un nouveau départ après une tragédie qui avait durement éprouvé l'humanité en général et le monde savant en particulier. Le président Joseph Vendryes s'était félicité, lors de la séance de clôture, de constater, à travers les débats du Congrès, que la linguistique s'installait sur des bases nouvelles tout en sauvegardant son unité, et, dans sa conclusion,

reprenant un mot de Voltaire, il disait : "Les jeunes linguistes sont bien heureux ; ils verront de belles choses". J'étais alors parmi les jeunes linguistes — dont certains sont comme moi présents aujourd'hui — à qui s'adressait Joseph Vendryes ; il m'a paru normal, en 1997, de suggérer que le XVI^e Congrès inscrive à son programme le bilan d'un demi-siècle d'investigations et de réflexions. Autrement dit : avons-nous vu de belles choses ? J'en suis persuadé, mais il appartiendra à d'autres que moi de nous éclairer sur ce point par leurs rapports.

En un demi-siècle, il est clair que le monde a beaucoup changé, le monde des linguistes comme le monde en général. Et le changement ne se manifeste pas seulement par l'évolution des idées, l'accroissement de nos connaissances sur les langues et l'ouverture de nouvelles voies à la recherche. Il affecte aussi, et profondément, les conditions dans lesquelles se présentent les réunions internationales de linguistes, et c'est un point qui demande réflexion.

Nos congrès ont pris des dimensions énormes. Ils exigent un dispositif d'accueil très complexe, adapté aux modes de communication d'aujourd'hui. Le recours aux installations universitaires devient de plus en plus difficile, pour de multiples raisons ; il s'est révélé pratiquement impossible pour le Congrès qui s'ouvre aujourd'hui, malgré l'intérêt que nous voyions à ne pas délaisser totalement le cadre prestigieux de nos lieux universitaires chargés d'histoire.

Mais le recours à des conditions d'accueil répondant aux besoins du nombre et aux exigences modernes entraîne des charges considérables, et cela à une époque où les tensions budgétaires rendent les soutiens des pouvoirs publics de plus en plus limités et aléatoires ; or le développement de notre science dans un nombre toujours plus grand de pays, et notamment dans des pays dont la situation économique est difficile, exigerait un soutien financier très important pour que soit assurée la participation d'un nombre suffisant de linguistes de ces pays.

Il y a là un problème grave — la Société de Linguistique le constate à ses dépens — et qui ne peut que s'aggraver. Il est impossible aujourd'hui d'esquiver ce problème, et je souhaite qu'il soit abordé franchement et sous tous ses aspects, notamment à l'occasion de l'Assemblée Générale que tiendra le Comité International Permanent vendredi après-midi et à laquelle tous les congressistes intéressés sont conviés.

Puisque j'évoque cet ordre de choses, je dois exprimer la reconnaissance du Comité local envers les organismes qui lui ont apporté leur soutien. D'abord le soutien moral d'un patronage dont ont bien voulu nous honorer M. le Directeur Général de L'UNESCO, M. le Ministre de

l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie et M. le Ministre des Affaires étrangères. Les deux Ministères nous ont d'autre part apporté une certaine contribution financière comme manifestation de leur appui, mais nous serions dans une situation peu enviable si nous n'avions bénéficié de soutiens très significatifs grâce à un apport particulier du Centre National de la Recherche Scientifique et à un apport remarquablement substantiel de la Fondation Singer- Polignac, présidée par M. Édouard Bonnefous, chancelier honoraire de l'Institut de France, soutiens qui justifient de chaleureux remerciements. La Commission du Collège de France qui gère, sous la présidence de Claude Hagège, les fonds provenant du legs d'Antoine Meillet s'est également efforcée, avec la conviction d'agir en cela conformément à l'esprit de ce legs, de nous apporter le meilleur soutien possible.

Notre Comité, qui s'est beaucoup dépensé pour organiser le travail du Congrès, espère, bien qu'il n'ait pas obtenu tout ce qu'il souhaitait pour réaliser pleinement ses objectifs, ne pas trop décevoir l'attente des congressistes.

Nous avons voulu résERVER au travail le maximum du temps dont nous disposons, et nous avons volontairement limité la durée de cette séance d'ouverture. Il ne me reste qu'à prononcer la formule rituelle en déclarant ouvert le XVI^e Congrès international des Linguistes.